

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 56

Artikel: Aux champs
Autor: Rouget, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248713>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tants se fussent volontiers donnés à eux, ils se bornèrent, tandis que le comte Louis de Gruyères, leur allié, livrait Lausanne au pillage pendant trois ou quatre jours (vers le 26 juin) à faire une expédition de pillards dans le pays de Vaud. Moudon et plusieurs autres villes furent prises et mises à sac; Lausanne fut rançonnée pour la seconde fois. Les vainqueurs allaient se mettre en route pour Genève quand Louis XI mit fin aux hostilités.

Ce prince qui avait regardé tranquillement les Suisses écraser son ennemi et qui s'était bien gardé de faire le moindre mouvement quand ses alliés lui demandaient du secours, s'empressa maintenant d'intervenir, non pas précisément en faveur des Confédérés, mais pour les empêcher de tirer profit de leurs victoires. Il se réconcilia tout à coup avec sa sœur Yolande, duchesse de Savoie, engagea les Suisses à mettre un terme aux hostilités contre la Savoie et leur proposa un congrès qui se composerait d'ambassadeurs français, suisses, savoyards et autrichiens et qui se réunirait à Fribourg pour négocier la paix avec la Savoie. Les Suisses furent assez simples pour accepter ces propositions. Le congrès s'assembla à Fribourg le 25 juillet et y siégea jusqu'au 12 août. Tenus en échec par Louis XI, les Confédérés furent loin d'obtenir tout ce qu'ils réclamaient.

(A suivre)

J. JECKER

curé de Moutier.

David et Goliath

(Suite)

A peine l'eut-il aperçu et considéré un instant qu'il s'en moqua et le couvrit d'un regard plein de mépris. David était alors dans tout l'éclat de sa fraîche jeunesse, adolescent au teint roux comme le froment et beau à ravir.

Et Goliath de lui dire : Suis-je donc un chien pour que tu viennes à moi avec un bâton ? Et de vouant à la malédiction de ses dieux, il ajouta : Viens donc vite à moi, et que je donne ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre.

Mais David de dire au Philistin : « Tu viens à moi armé de toutes pièces, avec l'épée, la lance et le bouclier ; pour moi, je viens à toi au nom du Seigneur des armées, du Dieu des troupes d'Israël, auxquelles tu as insulté aujourd'hui.

Eh ! bien, le Seigneur va te livrer entre mes mains ; je te tuerai, j'abattraï ta tête, et aujourd'hui même je donnerai en pâture les cadavres des Philistins aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre, et toute la terre saura qu'il y a un Dieu en Israël. Cette multitude d'hommes réunie ici apprendra et reconnaîtra que ce n'est ni par l'épée, ni par la lance que le Seigneur sauve ses serviteurs. De Lui seul dépend l'issue des batailles, Il en est l'arbitre et c'est Lui qui va vous livrer entre nos mains.

suivait. Le voilà !...

Emiliane ne put retenir un cri de joie.

Cet éponx, c'était celui qu'elle attendait, c'était le colonel Guichard.

Qu'est-il besoin d'ajouter ? Ces beaux enfants qui jouent sur la pelouse ou dans le parc, ce sont les petits enfants d'Emiliane et de Claude. Ils affirment, bien mieux encore que ce récit, la légende du château de Drumette.

FIN

Rendu furieux par ces paroles, Goliath se précipite alors à la rencontre de David, mais David, alerte et léger comme une gazelle, se hâte d'accourir. Retirant un caillou de sa panetière il le place dans sa fronde. Un mouvement rapide de rotation, et la pierre s'échappe et prompt comme l'éclair va frapper le Philistin en plein front. Elle s'y enfonce et le colosse de tomber la face contre terre.

C'est ainsi qu'avec sa fronde et un simple caillou David eut raison du Philistin si solidement bardé de fer et d'airain. Lui ayant fait mordre la poussière, il court, il vole et se précipite sur son adversaire. S'emparant de son épée, il la tire du fourreau, il la brandit et d'un seul coup abat la tête de Goliath. Les Philistins voyant que s'en était fait du plus vaillant d'entre eux, prenant alors la fuite saisis qu'ils étaient d'épouvante et d'effroi. Poursuivis jusqu'aux portes d'Accaron par les Israélites, un grand nombre d'entre eux furent taillés en pièces, et leurs richesses, leurs armes et leurs bagages tout tomba au pouvoir du peuple de Dieu. En rentrant dans ses campements et en regagnant ses foyers, Israël sauvé par la main d'un enfant, dut dire avant St-Paul cette parole du grand Apôtre :

Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.

Dieu a choisi les faibles et les petits de ce monde pour confondre les puissants.

David et Goliath ne sont plus : ils sont allés où va toute chair, mais ils ont eu des successeurs et la lutte engagée entre eux s'est perpétuée et se prolongera jusqu'au moment où il n'y aura plus de temps et où partout régnera l'Eternité. A notre époque on se demande anxieusement dans les rangs de l'armée catholique quelle sera l'issue du combat qu'elle soutient contre les puissants du siècle et toutes les forces de l'enfer mieux armés et plus terribles que ne le furent jamais Goliath et les Philistins. D'aucuns même parmi les fidèles enfants de la sainte Eglise catholique, jugeant tout perdu, parlent de battre en retraite et de rentrer sous leurs tentes sans oser tenir plus longtemps tête à l'orage. Ils ont tort. Ils oublient qu'au cours de toute existence individuelle, familiale ou sociale surviennent inévitablement des moments critiques, sonnent des heures pénibles et douloureuses, où pour plus ou moins autorisés qu'on se croit à estimer tout compromis sinon tout perdu, il n'est pas permis de jeter le manche après la cognée, de s'endormir sur l'oreiller de l'indifférence et de désertier le poste assigné par Dieu à chaque combattant.

Ah ! l'Eglise catholique — la seule persécutée — connaît ces crises. Depuis le Calvaire, le vaisseau qui la porte, elle et sa fortune, a dû mille fois déjà, doubler le cap des tempêtes. Les luttes continuelles qu'elle soutient, les attaques incessantes dont elle est l'objet, constituent un sujet de scandale pour les faibles et les timorés et d'étonnement même pour les vaillants trop tentés de juger la situation faite à leur mère comme désespérée quand le succès ne répond pas toujours ou de suite aux efforts déployés pour eux dans l'intérêt de sa défense. Ne vaudrait-il pas tout autant, s'écrie-t-on, s'abîmer dans un *dolce far niente* que de rester toujours sur la brèche, l'œil au guet et l'arme au bras ? Si encore nous étions assurés de la victoire ! Mais que faire et que devenir devant des ennemis inmonstrables qui ne dorment ni ne se lassent jamais ?

Hommes de peu de foi qui tenez ce langage, en sauriez-vous donc assez ignorer que lorsque l'Eglise est plus faible en apparence c'est alors qu'elle est plus forte en réalité : Oubliez-vous que tout ce qu'elle souffre et endure lui a été prédit ! Ne savez-vous point que celui qui a vaincu le monde par sa croix est avec elle jusqu'à la consommation des siècles ?

Il est bien vrai que de nos jours elle sert de cible à tous les traits lancés par l'infatigable armée du doute, de l'erreur et du mensonge. Maintenant peut-être plus qu'à nulle autre phase de son existence, l'enfer dirige contre elle le feu roulant de ses batteries et envoie à son assaut bataillons sur bataillons. Philosophistes, rationalistes, chevaliers de la truellerie de haut rang ou de moindre acabit, s'entendent à merveille pour aviser aux moyens de l'enlacer dans leurs filets, de la faire prisonnière et de lui porter le coup décisif qui d'après eux et selon leurs désirs doit entraîner sa ruine et son anéantissement complet. Pour eux l'Eglise est déjà le cerf aux abois ; aussi sonnent-ils l'hallali du triomphe et de la victoire. Pauvres gens, pauvres insensés, ne jubilent-ils pas trop tôt ? ! D'autres, avant eux, ont chanté l'hosannah et frappé même des médailles pour rappeler aux générations futures qu'ils avaient eu raison et du Christ et de son Eglise. Et ce n'était point les premiers venus. Les uns étaient les maîtres du monde et s'appelaient Néron et Dioclétien ; les autres pleins de ruse et d'astuce, avaient su entraîner à leur suite d'immenses multitudes et s'appelaient Arius, Nectorius, Luther ou Calvin, Zwingli, Henri VIII ou Cromwell, Voltaire ou Diderot. Tous disposaient de forces énormes et la haine qu'ils portaient au nom chrétien n'était pas moindre que celle à lui vouée par les tyranneaux de cette fin de siècle. Aussi n'avaient-ils rien négligé pour donner corps et réalité aux rêves de leur cœur. Et cependant quelque puissants qu'ils aient été, ils ont passé sans emporter la triste satisfaction d'avoir réussi ; ils ont passé, et tous en mourant ont dû pousser, la rage dans l'âme et le blasphème à la bouche, le cri de l'un d'entre eux ; Galilée tu as vaincu ! Et l'Eglise a assisté à leur chute et à l'écroulement de toutes leurs espérances. Il en a été, il en est, et il en sera ainsi dans toute la suite et la série des âges. Toujours David triomphera de Goliath, parce que s'il est faible par lui-même, il est fort de la force même de Dieu. C'est au nom du Seigneur qu'il marche à la rencontre de son adversaire. Or, dit l'apôtre, si Dieu est avec lui qui pourra jamais prévaloir contre lui ?

Voilà la joyeuse assurance que nous donne la foi catholique. *Illec est victoria quae vincit mundum, fides nostra.* Si donc nous voulons remporter les palmes du triomphe soyons tous des David. En haut ! en haut nos cœurs ! *Sursum corda !* Ni armes, ni bagages pour courir sus à l'ennemi. Allons à sa rencontre *in nomine Domini*, au nom du Seigneur, comme nous l'avons fait il y a vingt-cinq ans. Nous n'avions qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême.

Restons ce que nous étions alors. Gardons Dieu et Dieu nous gardera et nous sauvera de Goliath.

V.

AUX CHAMPS

Remèdes pratiques contre certaines maladies courantes des animaux de la ferme.

Gale. — En règle générale nous dirons que la benzine est reconnue aujourd'hui comme un des meilleurs produits à utiliser pour tuer les parasites qui vivent sur le corps et au détriment des animaux domestiques.

La gale n'ayant pas d'autre cause que le développement de ces parasites sera attaquée avec succès par la benzine.

La quantité à employer varie avec la gros-

seur de l'animal à traiter et aussi avec l'épaisseur du poil. On verse la benzine dans le creux de la main ou mieux on trempera, dans un vase en contenant, une éponge avec laquelle on badigeonnera l'animal, en même temps qu'on le frottera vigoureusement de façon que le liquide imprégnant bien la peau, aille atteindre partout les insectes souvent microscopiques qui causent le mal . . .

Inévitablement, si cette opération est bien faite, les parasites périront asphyxiés. D'autres liquides sont recommandés pour le même usage, mais la benzine est encore un des moins coûteux, tout en restant l'un des plus efficaces.

La gale des chiens, des moutons sera combattue ainsi. La benzine ne laisse aucune trace sur le poil ni sur la laine.

Mais pour les gros animaux : cheval, bœuf, vache, on fera bien, au lieu d'employer la benzine pure, de la mélanger en volume égal avec du pétrole ; généralement deux bonnes frictions répétées à deux ou trois jours d'intervalle suffisent. Il n'y a pas d'inconvénient à en faire trois et même quatre.

* * *

Le Piétin. — Le piétin est une maladie assez commune. Si elle n'offre pas de résultats funestes immédiats, elle n'en est pas moins fort ennuyeuse.

Généralement cette maladie a un caractère plutôt bénin. Quand il en est ainsi, on peut recourir à un moyen simple, pratique et peu coûteux pour la guérir. Il suffit de placer à l'entrée de la bergerie et au ras du sol, de façon que les animaux malades soient forcés de piétiner dedans, des caisses remplies de chaux caustique.

Si la maladie est plus intense, plus sérieuse, on enlèvera soigneusement par la rênette ou la feuille de sauge les parties de l'ongle qui sont décollées, et on mettra sur la partie atteinte, soit de la liqueur de Villate, soit de l'onguent égyptien qu'on trouvera chez les pharmaciens.

* * *

La fièvre aphteuse ou Cocotte. — C'est là une des maladies les plus fréquentes et une des plus funestes. A toute saison elle ravage les troupeaux et cause de graves préjudices aux fermiers et éleveurs.

M. Paul Bredin, un gros agriculteur et éleveur, a indiqué un moyen qu'il donne comme presque infaillible pour préserver son bétail de cette maladie.

Ce procédé ne s'attaque pas au mal lui-même ; il a l'avantage d'être préventif, c'est-à-dire de le prévenir et non de le guérir.

Il consiste tout simplement à utiliser les propriétés du citron. Il achète ses citrons en gros, directement en Algérie. Cela lui revient ainsi à très bon compte. Par cent kilos minimum, chaque fruit moyen ne revient guère qu'à deux centimes et demi.

Dès qu'un animal paraît inquiet, non à l'état normal, il doit être considéré comme suspect. On le met à part, et alors, matin et soir, pendant huit jours, on introduit au bout d'un bâton le reste d'un citron dans la gueule de l'animal et on badigeonne soigneusement sa gorge. Les symptômes inquiétants disparaissent et la fièvre qui menaçait ne se déclare pas. Les germes en sont tués.

Il peut être mieux d'opérer d'une façon un peu différente : d'exprimer dans un vase du jus de citrons, de tremper dans ce jus une éponge attachée au bout d'un bâton et d'introduire ensuite cette sorte de cautère dans la bou-

che de la bête souffrante et de l'en bien badigeonner.

Au bout de trois ou quatre jours de ce traitement, tout danger est écarté.

* * *

Maladies infectieuses des porcelets à la mamelle. — Beaucoup de petits porcelets meurent comme de maladie contagieuse et sans qu'on puisse souvent déterminer exactement ce mal. Presque toujours, d'après les remarquables études et constatations qu'a faites M. Nocard, cette mortalité provient d'une infection ombilicale produite dès les premiers jours par l'action d'impuretés sur la plaie résultant de la rupture du cordon. On a beau prendre des soins pour entretenir propre le logement de la truie, il y a toujours soit des déjections, soit d'autres choses qui souillent la litière.

Il faut donc dès sa naissance, laver avec beaucoup de soin l'ombilic de chacun des porcelets avec une éponge douce imbibée d'un liquide composé de 25 grammes d'acide phénique dans un litre d'eau pure distillée ou de pluie. Ce lavage fait, il importe de bien sécher au moyen d'une autre éponge comprimée. On doit se procurer aussi une pommade faite avec de la vaseline, de l'acide borique et du thymol, dans les proportions suivantes : 100 grammes vaseline, 15 grammes d'acide borique, 1/2 gramme de thymol.

En outre, on ne négligera aucun soin de propreté pour la loge des porcelets. Matin et soir on garnira cette loge de litière fraîche et sèche.

* * *

La pépie des poules. — A peu près partout, dans les campagnes, on enlève la pépie aux poules par un procédé assez barbare qui consiste à arracher d'extrémité cornée de la langue. Et on n'est pas toujours sûr du résultat.

* * *

Mammite. — La mammite est caractérisée par une inflammation des mamelles. La vache y est sujette ; on soignera ce mal intérieurement et extérieurement ; intérieurement par un purgatif doux, extérieurement par l'application de calmants, pommades ou cataplasmes.

* * *

Démangeaisons. — Contre les démangeaisons on fera avec succès des lavages ou ablutions avec de l'eau dans laquelle on aura mis préalablement tremper du persil.

Paul ROUGET.

LETTRE PATOISE

Les affains di djoué d'adjeud'heu vallon moins que ios péres, tiain qu'ai l'étin djènes. Poquoi colî ? — C'a in problème ai résoudre. I vo veu echpliquai çoci d'aidroit.

Ai y é 40, 50 ans, les maîtres d'école faisîn aiaparé le catéthysse és affenas ; ai l'aidin à thurié ai les instrure dain lai religion ; ai saivin tu que le bon Dué les avai bottai à monde po le coignétre, po le servi, et aïrrivai à pairaidis en faisaint iote devoi ; ai respectin iote père,

iote mère et les véyes dgens. C'était lai cõtume lai réye ; les exceptions étin rais, bin rais. Devenis grands, césqu'allain ai maître, obéyéchin en ios patrons ; tot allaie bin, et pe ai l'étin finement che saivain, que cés de mitenain. Voilli ço que i ai vu. A-çe onquoi dinche mitenain ! ? — Eh bin ! i dis nian.

Les affenats de mitenain ne rechepectan pu ran. Tiain ai poyan faire des gros dépés és dgens en brigeaint les berres, les palissades, ai l'en rian, fain lai nicque és propriétaires que les gromoiann. Voilli lai civilisation qu'ai l'aïppregnan en l'école. I ne pelle pe des pommes, des poires, des bloueches, des prunes, etc. qu'ai vain pare dain les voïrgies des dgens. Colî a che commun que tot le monde le sait. En in mo, lai propriétai n'a pu rechepectai, dà tiain que lai relidgion à feu de l'école. Demsindaie vouère és banvais s'i ne dis pe lai vérité.

D'ou vin ste dégradation dains nos v'laidges et dain les velles ? — Ine crain pe de dire que le mâ nos vin dà Berne, et en particulie de lai direction de l'Education, qu'é aïboli lai relidgion dains les écoles. En éyève mitenain lai djunesse po peuplaie les prijons. En dirait que c'a le but de cés que nos gouvernan. Qu'é responsabilitai ai s'aïtiran ! Lai statistique derrait ios euvie les oeuyes. Qu'en dites-vos, amis lecteurs ?

In aïmi de l'ouevre et de lai relidgion.

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 54 du *Pays du Dimanche* :

208. ANAGRAMME.

Tobie. Boîte.

209. SYNONYMES.

Qui veut la fin,

Q uerelle. — Dispute.

U nion. — Mariage.

I dée. — Pensée.

V alet. — Domestique.

P itre. — Lettre.

U niversité. — Généralité.

T héâtre. — Spectacle.

T angue. — Dialecte.

A vis. — Opinion.

F ou. — Insensé.

I nsoumis. — Indiscipliné.

N ourriture. — Aliment.

210. CONTRAIRES.

Veut les moyens.

V ariable. — Fixe.

C arter. — Rapprocher.

U niformité. — Variété.

T urbulant. — Paisible.

U chété. — Courage.

E xception. — Règle.

D outeux. — Douteux.

M icroscopique. — Colossal.

M oabli. — Souvenir.

E s. — No.

E ncreur. — Vérité.

E nit. — Jour.

E s avant. — Ignorant.